

QUAND LA PEUR CHANGE DE CAMP

25 septembre 2026

Une marée de tissus et de dentelles blanches valse au centre d'une salle décorée avec goût au sommet d'un immeuble parisien. Une centaine de mariées sont assises en buvant des verres et en discutant avec animation. Une vingtaine sont sur la piste de danse, elles bougent leur corps avec joie sur du Rihanna. Il y a des rires, des sourires complices, des regards émus. Ces femmes célèbrent ensemble une page qui se tourne. Sur le mur en face de l'entrée s'étalent plusieurs lettres qui forment le thème de cette soirée : "FÊTE DE DIVORCE". Claire, la quarantaine, parle à son téléphone. Elle est en live sur son compte TikTok, qui rassemble deux millions de followers. Ses cheveux blonds sont rassemblés en un élégant chignon, son maquillage nude ne cherche pas à cacher son âge. Sa robe blanc cassé est composée d'un bustier finement cousu de petite perles nacrées, et d'une énorme jupe en tulle. Elle s'adresse à ses fans : « On l'a fait ! Vous êtes à la première fête de divorce organisée uniquement par des femmes pour des femmes. L'occasion de remettre sa robe de mariée et de se trouver belle pour soi, et non plus pour un homme qui finira de toute façon par nous manquer de respect. Le divorce est un moment douloureux, mais ce soir j'ai créé ce safe space pour que chacune d'entre elles... ». Claire inverse le sens de sa caméra pour montrer la salle où voguent la centaine de mariées. Elle se remet au centre de l'image et reprend la parole : « ... Puisse profiter d'une respiration. Les hommes nous rendent malheureuses mais nous on apprend maintenant à se rendre heureuses par nos propres moyens ».

Du bruit sur sa droite la coupe à ce moment-là. Elle tourne la tête. Elle écarquille les yeux et s'adresse à des personnes hors-champ : « Qu'est que vous vou... ». Un coup de feu. Claire se plie en deux et lâche son téléphone. Le live continue. Elle touche son ventre avec surprise. Elle baisse son regard : du sang est en train de tâcher les perles de son bustier. Elle tombe à genoux en hoquetant. Elle regarde, impuissante, trois hommes en noir, cagoulés, entrer dans la pièce en hurlant des mots qui n'ont aucun sens pour elle, qui ne lui ressemblent pas : féminazis, putes, elles devraient respecter les hommes, elles ne sont que des sales chiennes qui n'en n'ont rien à foutre de leur famille et des valeurs morales de la France... Claire perd pied : la douleur et l'incompréhension la font entrer en état de sidération. Les trois hommes tirent dans le tas. Ils ne visent personne en particulier, ce qui les intéresse c'est le groupe, ce qu'ils veulent atteindre et détruire c'est pourquoi elles se sont réunies là, peu importe combien meurent. Les robes blanches se couvrent de pourpre. Les hurlements de peur et de douleur ne suffisent pas à couvrir le discours des tueurs. Claire ferme les yeux. Elle n'a plus la force.

LOUISE

Louise fait la vaisselle du repas du soir, après avoir cuisiné pour toute la famille, c'est-à-dire elle, son mari Simon, et leurs deux enfants, Robin et Sacha. Elle a les cheveux auburn, sûrement une couleur pour couvrir ses quelques cheveux blancs de quarantenaire. Ses traits sont tirés par la fatigue. Elle fixe ses gants roses et la mousse qui s'en va dans la bonde de l'évier, et comme tous les soirs depuis plus d'un an, elle pense à la discussion qu'elle a eu avec Simon (il y a quatorze mois exactement), où il a refusé qu'ils achètent un lave-vaisselle. Au début quand elle y pensait, elle était seulement amère. Aujourd'hui elle a la rage. Il lui avait promis qu'il laverait davantage la vaisselle, que ce n'était pas la peine de faire cette dépense, et qu'en plus ce n'était pas si écologique. Donc c'est elle qui se tape la vaisselle presque tous les soirs, parce qu'il est fatigué du travail et qu'il préfère la faire le matin. Au début, elle a espéré que ce serait le cas, qu'il la fasse après le petit-déjeuner, mais non. Quelle idiote. Il dit qu'il est en retard, qu'il la fera en rentrant le soir. Elle a tenu quarante-huit heures. Puis elle l'a faite à sa place. Quand elle lui en a parlé, il lui a reproché de ne pas lui laisser le temps de faire les choses, qu'elle fait tout trop vite, qu'elle veut être en contrôle sur tout. Non, juste elle n'aime pas que la vaisselle sale s'accumule dans l'évier. Et comme elle en a marre de mendier pour qu'il accomplisse la moindre tâche ménagère, elle fait tout elle-même. En même temps qu'elle frotte les couverts elle regarde distraitemment le live TikTok de @clairetheonlyone. Une activité qui lui permet de ne pas trop se focaliser sur les différentes façons dont elle pourrait emmerder son mari, par vengeance. Claire a organisé une fête de divorce, où toutes les nanas invitées ont mis leur robe de mariée. Peut-être qu'elle aussi elle devrait divorcer... Mais avec son salaire de secrétaire dans un collège et ses deux fils... Le bruit d'un coup de feu dans la vidéo la ramène au téléphone. Elle voit le sang de Claire, le téléphone qui tombe. Il n'y a plus que le plafond à l'image, mais elle entend tout. Les hommes qui crient leurs insultes, les femmes qui hurlent de panique, les nombreux coups de feu. Elle reste sidérée devant son écran, incapable de réagir.

AYA

Aya est penchée au-dessus d'un moteur d'une Ford Ghia de 2002. Avec sa lampe torche, elle semble y chercher quelque chose. Elle se trouve dans un garage automobile, celui de son père. Elle porte un bleu de travail taché de graisse. Ses cheveux crépus sont entièrement tressés avec des fils violets. Elle a fait un chignon avec toutes ses tresses, son visage ainsi dégagé fait ressortir ses yeux noisette. Sa peau de métisse franco-rwandaise luit de transpiration. Il fait chaud dans le garage, même passé vingt heures, quand il n'y a plus qu'elle. Elle aime rester bidouiller le soir, c'est le seul moment où elle peut être seule avec les moteurs, expérimenter sans sentir les regards de jugement de son père ou de ses collègues. Ils ne peuvent s'empêcher de toujours vérifier d'un œil son travail, c'est usant. Mécano c'est sa vocation, elle ne comprend pas que personne ne le

voit, à part elle. Et ses amies : Liv, Solène, Myriam et Hymen. Heureusement qu'elles sont dans sa vie, ces quatre-là. Elle jette un œil vers la Mini Classique. Un collectionneur l'a laissée à son père il y a deux jours. Elle ne peut plus démarrer mais aucun garagiste n'a réussi à résoudre le problème jusqu'à présent. Le collectionneur a entendu parler d'Innocent, de ses talents avec les voitures de collection, et compte donc sur lui pour trouver le souci. Il est prêt à payer cher. Innocent y a déjà passé quelques heures sans comprendre pourquoi la belle Mini à la robe orange et au toit noir refuse de démarrer. Aya a supplié son père de la laisser regarder et donner son diagnostic. Elle a écouté pendant des heures des garagistes spécialisés en parler sur YouTube, et elle a même fait l'un de ses stages de CAP chez un connaisseur. Mais Innocent est buté, et refuse que quiconque touche à cette voiture, encore plus sa fille.

Aya revient à la Ford, chassant de ses pensées cette Mini qui ne lui est pas destinée. Elle repère enfin la légère fuite de gasoil au niveau d'un joint qui a été mal refait. C'est vraiment un travail d'amateur. La cliente va être contente, ce n'est pas grand-chose, elle n'aura pas une grosse facture à régler. Alors qu'elle commence à enlever le joint pourri, son téléphone sonne. Elle regarde du coin de l'œil l'établi où il est posé. Zut c'est Liv, il vaut mieux qu'elle réponde. Elle essuie rapidement ses doigts sur son bleu de travail et décroche. Elle cale le téléphone entre son épaule et son oreille. Elle n'a même pas le temps de la saluer que Liv lui débite à un rythme soutenu l'horreur qui vient de se dérouler sur un rooftop de bourge parisien. Beaucoup de femmes sont mortes, c'est une sale tuerie misogyne de ces sales mascus, comme au Canada en 89. Toutes les assos se mobilisent déjà pour organiser une journée de deuil et de lutte le lendemain. Faut absolument qu'elle les rejoigne au QG ! Aya saisit tout de suite la gravité de la situation. Quand on milite depuis des années pour les droits des personnes sexisées, on n'a plus le temps du choc. On a seulement le temps de réagir, et le plus vite possible. Elle raccroche et enlève son bleu de travail. Pas le temps pour une douche non plus. Elle ferme le garage derrière elle, enfle son casque de moto noir aux cornes de diable rouge et démarre son engin.

26 septembre 2026

Dans toutes les villes, et même dans plusieurs villages de France, les femmes sont dans la rue. Jusqu'à présent les cent trente féminicides disséminés sur une année ne touchaient et n'alertaient que les féministes, qui s'échinaient à rendre la question la plus publique et la plus politique possible, contre la léthargie d'un gouvernement libéral et la malhonnêteté des médias de masse de droite (voire d'extrême-droite). Mais cette fois on parle d'une tuerie de masse de femmes pour la plupart blanches, issus de milieux aisés, dont plusieurs influenceuses, une chirurgienne en chef d'un service d'hôpital réputé, une PDG d'une marque de vêtement... Des milliers de personnes ont assisté en live à ce massacre misogyne où le discours haineux des meurtriers a été clairement entendu et relayé. Personne ne peut dire qu'on ne sait pas exactement ce qu'il s'est passé. Deux

suspects sur trois ont été arrêtés. Ils sont blancs et apparentés à aucun mouvement religieux. Les grands médias ne savent pas comment traiter l'information : pas d'arabe, pas de musulman, pas de gauchos extrémistes, pas d'écologistes radicaux sur qui faire des généralisations stupides. Juste la crue vérité de l'expression violente du patriarcat, qui, quand elle atteint les milieux blancs et bourgeois, apparaît enfin comme un problème à traiter.

LOUISE

Louise est assise derrière son ordinateur, les yeux vides. Un tableau Excel attend qu'elle rentre les données des élèves du collège Joffre pour effectuer son travail de calcul statistique. Mais aujourd'hui Louise est incapable de remplir des cellules. Elle pense à Claire, et aux autres femmes qui étaient avec elles. Vingt-huit sont mortes sur les cent deux présentes. Elle l'a entendu aux infos ce matin. Elle est sidérée. Elle ne sait pas quoi faire de sa peur, de sa colère et de sa tristesse. Elle a toujours adhéré aux idées féministes « classiques » : égalité des salaires, lutte contre les violences sexuelles et les violences conjugales, remise en question des normes de beauté... Elle ne les a jamais exprimées haut et fort mais elle les partage, et à son niveau elle a parfois défendu des collègues ou aidé des amies dans des relations toxiques. Aujourd'hui elle a du mal à croire que la violence des hommes puisse s'exprimer aussi frontalement. Elle pensait que la société avait progressé. Mais elle s'est leurrée elle-même. Du bruit dans le couloir la sort de son hébétude. Elle se lève et ouvre la porte de son bureau. Deux surveillantes passent en courant au même moment. Louise demande ce qu'il se passe. La plus jeune d'entre elle, Zoé, lui répond que plusieurs collégiennes sont en train de faire le mur. Louise est interloquée. Joffre est un collège tranquille, rarement agité par des « éléments perturbateurs ». Elle suit les deux femmes.

Elles arrivent toutes les trois dans la cour. Elles ne s'attendaient pas à ce spectacle. Des dizaines de collégiennes sont en train de passer par-dessus le portail. Deux élèves de troisième semblent diriger les opérations, celles qu'on appelle « les jumelles », Azaleïs et Linéa. Louise les connaît bien, elles ont du caractère et l'ont prouvé maintes fois depuis la sixième. Difficile de les rater. Elles sont aussi de brillantes élèves, motivées dès qu'il faut participer à un projet ou qu'il faut revendiquer des nouveaux droits au chef d'établissement, comme un repas végétarien par semaine à la cantine ou plus de livres en lien avec l'éducation sexuelle au CDI. Elles ont le profil de chouchous des profs. C'est peut-être pour cela que Myriam, l'une des profs de maths, et Audrey, une prof d'EPS, regardent les gamines s'échapper sans agir. Pendant que Linéa encourage et aide ses camarades à passer le portail, Azaleïs crie les raisons de leur passage en force dans un mégaphone (où a-t-elle trouvé cet engin ?) : « Aucune femme ne devrait mourir parce qu'elle est femme ! Aujourd'hui, des millions de femmes sont dans la rue pour réclamer une vraie égalité et nous aussi, futures citoyennes, nous devons les rejoindre ! ». À ce moment-là le chef d'établissement, M. Carré, arrive dans la cour en furie, déjà tout rouge de contrariété. Louise soupire. Ce

n'est pas quelqu'un de très réceptif à ce genre de prise d'initiatives des élèves, les jumelles lui ont d'ailleurs bien fait payer pendant toute leur scolarité. Il commence à hurler aux collégiennes de l'autre côté du portail de rentrer tout de suite, sinon il appelle leurs parents et la police. Linéa et Azaleis le regardent avec un air mauvais. Louise aimerait intervenir mais elle a du mal à contrarier son chef. Elle le regarde s'approcher des élèves avec appréhension. Il continue son monologue : « Vous ne vous rendez pas compte, nous sommes responsables de vous, s'il vous arrive quoi que ce soit, ce sera notre faute ! Si vous persistez à vouloir sécher, ce sera tout le monde en colle pendant deux mois. ». Les collégiennes sont incertaines. Elles se tournent vers les jumelles. Linéa regarde son principal droit dans les yeux et lui dit : « L'heure est trop grave pour rester enfermées ici pendant que d'autres se battent pour notre avenir ». Et elle commence à escalader le portail. M. Carré se précipite vers elle et l'accroche par la taille en lui intimant de descendre. Linéa lui crie de la lâcher. Sa sœur se précipite à son secours. Louise voit Myriam et Audrey courir vers l'altercation pour empêcher une issue dont personne n'a envie de traiter les conséquences. Elle se joint aux deux profs, qui enjoignent M. Carré de lâcher Linéa avant qu'il y ait une chute. M. Carré se tourne vers elle et s'indigne devant leur soutien aux élèves, et se demande pourquoi elles restent là, à ne rien faire ! Audrey dit tout haut ce qu'une grande partie du personnel de l'établissement, rassemblé maintenant dans la cour, pense tout bas : « Parce que leur combat est légitime ». M. Carré regarde autour de lui et voit bien qu'il n'est soutenu par personne. Il est confus et s'exclame qu'il ne va quand même pas laisser des élèves s'enfuir de l'établissement, surtout pour aller à une manifestation. Louise regarde toutes ces collégiennes, leur espoir, leur colère, leur peur. Elle les comprend. Elle aussi aimerait aller à cette manifestation. Elle se tourne vers M. Carré et fait une proposition de sa voix douce : « Et si plusieurs adultes accompagnaient les élèves qui veulent se joindre à la manifestation, comme une sortie scolaire citoyenne ? ». Tout le monde la regarde avec surprise. Elle est plutôt discrète d'habitude. Audrey rebondit, approuve son idée, et tout d'un coup, tout s'emballe. M. Carré donne son approbation du bout des lèvres. Les collégiennes sautent de joie. Zoé ouvre le portail. Une grande partie des profs décide d'accompagner leurs élèves. D'autres filles sortent de l'établissement, ainsi que quelques garçons. Louise se joint au petit cortège en train de se former dans la cour, le ventre réchauffé par ce mouvement dont elle est témoin. Cela a définitivement plus de sens que de remplir les cellules de son tableau Excel.

AYA

Aya est habillée entièrement en rose bonbon. Elle a bombé une combi en jean et repeint son masque à gaz de cette même couleur « flashy-pétasse » qu'elle adore. Autour d'elle ses copines sont habillées dans les mêmes tons. Liv porte même un parapluie rose, pour se protéger du gaz lacrymo. Elles font partie du Pink Bloc de la manifestation pour rendre femmage aux victimes de la tuerie de

la soirée de divorce, mais aussi pour revendiquer une vraie politique féministe de la part du gouvernement. Ce n'est pas demain la veille, mais elles continuent d'essayer. Elles sont environ deux cents dans le Pink Bloc, un très bon chiffre pour une ville de la taille de Montpellier. Elles ont conçu un parcours pour visr des enseignes où il y a eu des faits de harcèlements et agressions sexuelles connus sans que justice n'ait été faite. Aya n'aime pas détruire du matériel qui ne lui appartient pas. Ce n'est pas dans ses valeurs. Mais elle sait que, symboliquement, il leur faut des images fortes pour les médias, pour faire entendre leurs revendications, même si elles sont souvent déformées. Une marche funèbre ne suffira pas. Et des femmes en rose qui deviennent les « casseurs » de la manif c'est plus compliqué à rendre menaçant auprès du public, à accabler d'arguments comme « elles décrédibilisent le mouvement » ou « c'est juste des gens violents qui profitent d'un événement horrible pour péter des trucs ».

Le cortège démarre. Toutes les filles du Pink Bloc ont en tête les établissements à casser, les slogans à y taguer et elles ont fait le plein d'affiches sur lesquelles sont inscrites leurs revendications. Aya fait équipe avec Liv, Solène, Myriam et Hymen. Les cinq doigts de la main. Quand la manif s'engouffre sur le boulevard du Jeu de Paume, elles quittent le cortège pour se rendre devant une BNP. Liv et Myriam défoncent la vitrine à coups de batte, pendant que Solène tague : « P. Tavernier on te voit : agresseur sexuel. La direction de BNP ferme les yeux ». Aya colle une dizaine d'affiches sur les murs connexes à la banque, un rapide manifeste pour expliquer l'emploi de l'action violente, pendant qu'Hymen fait le guet. Certains passants sont outrés devant les coups de batte qui ont commencé à sérieusement fissurer les vitres, mais la plupart font profil bas. Soudain Hymen crie : « La BAC ! ». Aya se retourne. Trois hommes habillés en noir, casquette sur la tête, lunette de soleil et faux air de gangster, se précipitent dans leur direction. Elles ont réussi à terminer leur mission. Elles partent en courant sans demander leur reste. Liv et Myriam jettent leur batte près de poubelles. Les filles se séparent, certaines prennent des petites rues adjacentes, d'autres traversent leur cortège. Aya tourne à l'angle d'une rue du centre-ville, elle n'est pas loin de l'église Saint Roch. Elle se cale dans l'angle d'une porte et vérifie qu'elle n'est pas suivie. La respiration encore saccadée par l'effort, elle retire avec empressement sa combinaison, et tout son attirail. Elle fourre le tout dans son sac à dos, pour retrouver sa « tenue de civile ». Elle est prête à revenir dans le cortège.

Quelques heures plus tard, Aya roule à une vitesse modérée dans la nuit sur le bitume humide du quartier de la Mosson. Elle ne fait pas vrombir sa moto, elle n'en a pas besoin pour sentir sa puissance contenue. Elle n'a pas envie de rentrer chez elle tout de suite, de devoir parler à ses parents, à son frère, comme si la situation était normale. Elle est encore dans le tumulte et l'adrénaline de la manifestation. Au feu elle tourne à gauche, direction le garage de son père.

Entre les quatre murs de béton silencieux, Aya zip son bleu de travail. Elle sait ce qu'elle va bidouiller. Ses doigts la démangent depuis trois jours. La belle Mini l'attend sagement sous sa bâche au fond du garage. À cette heure-ci, personne

ne va venir les déranger. Aya retire la protection et découvre la petite voiture. La carrosserie orange se dévoile peu à peu. Elle ausculte la voiture du regard. Belle bête, vraiment. Son père a déjà démonté la calandre et le capot. Elle peut s'y mettre tout de suite. Elle plonge ses mains au milieu de la ferraille. Elle aime voir ses doigts se noircir au travail, elle aime l'odeur épaisse de la graisse, elle aime la vision du schéma du moteur dans son espace mental. Elle aime être mécano. Aya passe une heure à ausculter la voiture, à la décortiquer doucement, sans brusquerie. À force de patience elle trouve le problème de la Mini : un câble qui relie la batterie au moteur était légèrement endommagé, l'accroc était dans un endroit invisible, elle l'a effleuré par hasard. Il faut juste changer le câble, elle en est sûre. Aya décide de ne pas le dire à son père. Après tout, c'est la grève des femmes : elle ne va pas lui donner la clé du problème pour qu'il en récupère la gloire et le fric.

27 septembre 2026

La grève des femmes est déclarée, comme en Islande en 2023. Les collectifs et associations ont décidé unanimement de donner un prolongement à cette mobilisation historique des femmes françaises. Avec une revendication claire : fin de l'impunité pour les hommes agresseurs, violeurs, meurtriers. Sans effet immédiat la grève durera et le pays restera à l'arrêt. Il est temps que les hommes se rappellent que les femmes sont la moitié de la population et que sans elles, cette société ne fonctionne pas. Elles sont cis, trans, intersexe, non-binaires, hétéra, lesbienne, bi, handi, mince, grosse, peu importe, pute, blanches, noires, arabes, asiatiques, portant le foulard ou non, bourgeoise ou prolétaire. Les personnes sexisées s'élèvent, ensemble, contre le patriarcat et la mort qu'il répand dans nos rangs.

LOUISE

Le soir après la manifestation Louise rentre tard chez elle, vers vingt-trois heures. Elle avait prévenu Simon, et lui avait indiqué qu'il y avait des lasagnes au congélateur qu'il pouvait faire réchauffer au four. Elle pousse la porte de leur appartement, la tête encore pleine de ce qu'elle vient d'entendre à l'AG, qui s'est improvisée sur la place Albert Ier. Ce sont les militantes du Quartier Généreux, un bar associatif aux Beaux-Arts qu'elle vient de découvrir, qui se sont occupées de tout : la sonorisation, la modération, les premières prises de parole... Et pendant ce temps les hommes bénévoles au QG ont préparé du vin chaud et ont fait des sandwiches, pour que les femmes venues écouter et prendre part à la discussion puissent se concentrer sur la politique et les actions à mener. Louise s'est demandé pourquoi elle s'était toujours tenue loin de tout ça, alors qu'elle se sent à sa place dans son milieu. Leur façon de faire, d'agir en groupe, correspond à ses valeurs, à ce qu'elle trouve juste. Elle enlève silencieusement ses chaussures, et passe à la cuisine. Elle a faim. Elle allume la lumière. Ce qu'elle découvre

l'arrête dans son élan. Une rage sourde monte du fond de son ventre jusque dans sa gorge. Il y a des miettes sur la table, l'éponge n'a pas été passée. Dans l'évier, la vaisselle du repas s'accumule, et celle du matin sur le séchoir n'a pas été rangée. Et ils ne lui ont rien laissé à manger, pas même une petite part de lasagne - qu'ELLE avait cuisiné - dans une assiette. Louise a les larmes aux yeux. Dix ans qu'elle s'occupe de leur famille, de leur couple, qu'elle fait tout pour qu'ils soient heureux. Simon ne pense jamais à elle, enfin plus depuis quelques années. Louise a envie de casser quelque chose. Elle se force à respirer. Elle se répète que ce n'est rien, seulement quelques miettes et quelques assiettes sales. Seulement un oubli. Mais elle n'y croit plus, à ses mensonges qu'elle se raconte, elle ne peut plus y croire après ce qu'elle a vu et entendu aujourd'hui. Simon est juste un salaud de mec incapable de regarder plus loin que son nombril.

Louise fait demi-tour et va vers leur chambre. De la lumière filtre sous la porte, il est encore réveillé. Elle entre et ferme doucement derrière elle. Elle se plante face à lui. Il est au lit, en train de lire un livre à la con de développement personnel. Il lève les yeux et l'accueille avec un ton sympathique :

« T'es enfin rentrée. C'était bien ? »

– C'était instructif, j'ai appris beaucoup.

– Génial. Ici tout s'est bien passé, Robin et Sacha ont dévoré tes lasagnes, et ils se sont mis au lit sans faire d'histoires. »

Louise doute soudain. Il est quand même gentil, et il sait s'occuper des enfants. En souriant il ajoute : « En revanche tu me dois une soirée ! Et ça tombe bien parce que dans deux semaines c'est l'anniversaire de Pascal et... ». Louise ne l'écoute plus. En fait non, elle ne s'était pas trompée. Elle lui coupe la parole :

« Et qui s'occupe des enfants quand tu as foot le mardi soir ? Ou quand tu as un after work qui se prolonge jusqu'à minuit ? Ou une réunion qui termine tard ? Si on comptait vraiment, je pense que tu me devrais au moins, je ne sais pas, cent cinquante soirées ? Donc voilà ce qu'on va faire : à partir de demain je participe à la grève des femmes. Je ne vais pas au travail au collège et je ne fais plus de travail domestique non plus. Ça veut dire que tu vas devoir gérer seul les enfants et la maison.

– Tu me fais une blague ?

– Non, je suis très sérieuse.

– Mais tu vas faire quoi ? Rien foutre dans le canapé pendant que je m'occupe de tout ?

– Non, je vais mener des actions pour faire comprendre au gouvernement qu'il doit révolutionner le droit des femmes en France.

– Toi tu vas faire ça ?

– Oui. »

Simon la regarde, incertain. C'est la première fois que sa femme lui parle avec autant d'affirmation et de certitudes, elle qui arrondit sans cesse les angles. Il ne sait pas quoi en penser. Il tente de détourner la conversation :

« Peut-être que l'on peut en reparler demain, à tête reposée ? »

– Non. La grève commence demain. Pendant tout le temps qu'elle durera je vais aller vivre chez ma petite sœur, et...

– Tu veux dire chez ton frère, Jules.

– Non, maintenant c'est ma sœur, et elle s'appelle Liv.

– Mais vous ne vous voyez plus depuis au moins deux ans.

– La faute à qui ? C'est toi qui étais mal à l'aise avec sa transition, par rapport aux enfants, et tu m'as éloigné d'elle.

– Ne me rejette pas toute la faute dessus, c'est de la mauvaise foi !

– Peu importe, je l'ai croisée à l'AG et elle m'a proposé de venir chez elle.

– Toi aussi tu avais du mal à dire « elle ».

– Oui, et bien je vais apprendre. »

Louise et Simon se dévient du regard. Il n'y a plus d'amour entre eux depuis longtemps et ils le savent. Simon rend les armes : « Fais ce que tu veux, mais je te préviens, les jours où je garde les enfants, ce sont des jours que tu me devras ». Louise hoche la tête, elle n'a plus envie de lui parler ni de le voir. Elle prend un sac de sport et y met plusieurs tenues, des culottes pour une semaine, un pyjama. Elle quitte la chambre sans dire au revoir.

Dans la salle de bain, Louise prend ses produits de beauté, les range dans une trousse. Elle se regarde dans le miroir. Elle paraît vieille. Aigrie. Elle s'attache les cheveux en chignon et quitte son reflet peu flatteur. Elle s'arrête devant la chambre de ses enfants. Elle y entre sans bruit. Elle embrasse le front de Sacha, le plus jeune. Il sent le gel douche bio à l'abricot. La lèvre de Louise tremble. Elle a l'impression de les abandonner. Même si c'est que pour quelques jours, c'est difficile de les laisser. Elle s'approche maintenant de Robin, l'aîné. Elle embrasse ses cheveux, les respire. Elle sort un papier de la poche de son pantalon et le pose sur la petite table de nuit. Il le lira à son frère. Elle leur écrit qu'elle les aime, qu'elle revient vite, qu'elle va passer un peu de temps chez leur tante Liv pour un projet important pour elle.

Louise met ses chaussures dans l'entrée. Il est plus de minuit. Simon a éteint la lumière, mais elle sent qu'il ne dort pas. Elle vient de bousculer son monde. Tant mieux. Louise quitte son appartement et sa famille, son sac à la main, pour plonger dans l'incertitude de la lutte.

AYA

Aya et Liv sont devant le Quartier Généreux. Il est presque minuit, la place Albert Ier est quasiment déserte. C'est étrange après la foule de l'après-midi, et l'AG de ce soir. Liv reçoit un texto. Pendant qu'elle le lit, Aya ferme la porte du café à clé, et la remet dans sa boîte. Elle bouge les numéros pour que le code ne soit pas facile à deviner. Elle demande à Liv qui lui écrit si tard. Liv semble perplexe quand elle répond :

« Ma grande sœur.

– Quoi ? Mais elle n'a pas arrêté de te parler y a deux ans quand t'as fait tes implants mammaires ?

– Si mais apparemment ce serait en partie à cause de son mari et elle regrette.

– Ah ouais, un peu facile comme argument.

– Après c'est vrai qu'il est con, genre pas du tout déconstruit, en plus c'est le style « je suis trop ouvert d'esprit, j'ai des amis gays ». »

Aya s'esclaffe devant l'imitation de Liv, qui reprend : « En tout cas elle vient ce soir chez moi, elle a envie de faire la grève des femmes, sans son mec dans les pattes.

– Mais c'est ouf ! Tu lui as vraiment proposé de crêcher chez toi ?

– Oui... En vrai je serais contente si on se rabibochait. »

Aya sourit à son amie. Elles s'étreignent et leur chemin se sépare.

7 octobre 2026

Dix jours que les femmes sont en grève dans le pays. Sans aucune violence elles ont créé le chaos. Elles viennent de prouver à la société française entière que si elles ne sont pas mieux traitées, elles peuvent arrêter le pays : plus personne pour s'occuper des enfants, des personnes malades, handicapées et âgées, pour garder les espaces propres, pour faire l'administratif, pour vendre les produits en magasin, pour éduquer. Tous ces corps de métiers où les femmes sont majoritaires parce que ce n'est pas socialement valorisé ont pris un sérieux coup d'arrêt. Certes la finance, le consulting, les garages automobiles, certaines usines, peuvent continuer à tourner, et encore. Dans les foyers beaucoup d'hommes ont découvert que la nourriture n'arrivait pas par magie dans leur assiette, que le linge ne se nettoyait pas tout seul, que les enfants avaient en permanence besoin d'attention. Des femmes victimes de violences conjugales ont réussi à quitter leur maison pour rejoindre l'un des nombreux points de ralliement qui se sont improvisés, en ville et à la campagne. Les femmes ont pris soin des unes des autres, qu'elles que soient leurs conditions et leurs origines. Une utopie a pris vie pendant ces dix jours. Et elle est en train d'essaimer à l'internationale. Les

féministes de tous les pays sont galvanisées par cette grève française sans précédent, et les insurrections qui pointaient en Inde, en Argentine, en Afrique du Sud sont à un point de rupture. Certains chefs d'État étrangers supplient le président français de remédier le plus rapidement possible à cette "situation troublée". Ces mots dans les bouches du pouvoir cela veut dire que, ça y est, ils ont peur. Et quel plaisir, quand la peur change enfin de camp.

Lou-Anna REIX